

Les SAS

Bulletin historique des Anciens des



Affaires Algériennes et Sahariennes



N° 39 - Avril 2013



7 rue Pierre Girard 75019 PARIS
 tél. 09 77 72 92 98 - e-mail : aff.alg@wanadoo.fr
ASSOCIATION DES ANCIENS DES AFFAIRES ALGÉRIENNES ET SAHARIENNES
 Affiliée à la Fédération André Maginot - Groupement n° 247

Conseil de l'Association au 29 janvier 2011

Vice-Présidents d'Honneur : Pierre CHARIÉ-MARSAINE André WORMSER Membre d'Honneur : Jean-José ARCHIMBAUD Président : Daniel ABOLIVIER	Vice-Président : Général Jean-Pierre VIEILLARD Trésorier : Philippe AUBERT Membres : Gilles BONNIER Jacques LÉVÊQUE	Jacques NARDIN Pierrette GEX épouse BAICHELER Les statuts de l'Association sont disponibles à notre siège sur simple demande.
--	--	--

Sommaire N°37

Avril 2012

- Le Mot du Président..... **p.3**
- Témoignage : Algérie 1958-1963
 par Anne Banon..... **p.4-5-6-7**
- Lettre d'un Ancien Moghani à
 son Chef de SAS **p.9**
- Journal d'un Boudjadi en 1942
 par Jean Gonzalès..... **p.10**
- Souvenirs du Général Lapperine..... **p.11-13**
- Commissaire de Police en Algérie
 extrait du livre de
 Roger Le Doussal **p.15-16**
- Photos de la SAS du Zaccar **p.17**
- Histoires d'automobiles
 par Daniel Abolivier **p.18-19-20**
- Lettre d'un membre du Groupe
 d'auto-défense d'Aboudaou..... **p.21**
- Décès de M. Camillerapp..... **p.22**
- Bibliographie..... **p.23**

EXTRAIT DES STATUTS

L'Association
 LES ANCIENS DES AFFAIRES
 ALGÉRIENNES ET SAHARIENNES
 dite "LES SAS" fondée en 1962, a pour but de :

1 - Conserver et honorer la mémoire de tous ceux qui, Officiers, Sous-Officiers, Attachés Civils, Moghaznis du Service des Affaires Algériennes, sont morts pour la France dans l'accomplissement de leur devoir ou de l'idéal du Service.

Rassembler pieusement les souvenirs et les témoignages rappelant les disparus, exaltant ce que fut l'idéal des Affaires Algériennes, précisant l'histoire et les réalités des S.A.S. et des S.A.U.

2 - Conserver et multiplier tous les liens que l'action des Affaires Algériennes a tissés entre l'Algérie et la France, permettre, par le rassemblement de tous les travaux déjà effectués, monographies ou autres, de mieux connaître l'Algérie : son passé et ses problèmes actuels.

3 - Rassembler tous ceux qui, animés du même idéal, ont participé à la réalisation des buts profondément humains et sociaux des Affaires Algériennes à quelque titre que ce soit, venir en aide aux anciens du Service en apportant à eux et à leur famille (ascendants, veuve ou orphelins) une aide morale et matérielle, s'attacher à soulager les souffrances causées par les événements d'Algérie et, entre autre, aider les Européens et Musulmans du Service, désireux de s'établir en Métropole.

De défendre, en outre, les intérêts matériels et moraux de l'ensemble du personnel du Service des Affaires Algériennes.

Les moyens d'action de l'Association sont : les bulletins, publications, mémoires, conférences, expositions, bourses, pensions, secours, organisations de comités locaux, etc...

L'Association se compose des Membres Fondateurs, de Membres d'Honneur, de Membres Bienfaiteurs, de Membres Honoraires et de Membres Adhérents... Sa durée est illimitée.

Le Mot du Président

La récente visite du Président de la République Française en Algérie avait peut-être pour but d'améliorer les relations entre nos deux pays, intention louable que personne ne pense à critiquer.

Fallait-il que cela se fasse au détriment de la vérité historique ? La déclaration de M. Hollande à Alger, face à cette ville magnifique bâtie par la France, a quelque chose de grotesque et l'on ne peut que penser à l'aphorisme :

« Tout ce qui est excessif est insignifiant » (n'a aucun sens).

Autre sujet de mécontentement : l'adoption du 19 mars 1962 comme journée officielle de célébration de la fin de la Guerre d'Algérie pour faire plaisir à une association d'anciens combattants politisée, au moins à l'échelon de ses dirigeants et fondateurs.

Ces sont là des positions politiques qui nous font penser que François Hollande souffre d'une « hémiplegie historique ».... Pas un mot pour les victimes de la barbarie du FLN, aussi bien Européens que Musulmans...

L'accueil récemment réservé aux soldats français dans un pays voisin de l'Algérie apporte heureusement un démenti aux propos du président français à Alger !

Ces circonstances devraient inciter la grande majorité des Anciens de la Guerre d'Algérie à « resserrer les rangs » afin de lutter contre la désinformation menée par une minorité doctrinaire qui contrôle les médias.

Le but de notre Bulletin historique est précisément de conserver la mémoire de ce qui s'est réellement passé en Algérie et de nos efforts pour une Algérie plus juste et plus fraternelle. Nombre de nos camarades retournent en Algérie, quelquefois invités par leurs anciens moghaznis. Ils me font part de l'accueil sympathique qui leur est fait ; les jeunes leur disent quelquefois : *« Dites-nous la vérité sur ce qui s'est passé pendant la Guerre d'Algérie, parce qu'ici on ne nous dit pas la vérité ! »*

Ici en France rien n'a changé ; l'administration est toujours aussi lourde et sourde à nos interventions en faveur de « Harkis » ou de leurs proches. On refuse ou l'on fait traîner des dossiers de réintégration dans la nationalité française d'enfants de « Mort pour la France » (on devrait dire « Morts par la France » alors que l'on annonce des centaines de milliers de naturalisations de « purs étrangers » de territoires lointains à tous égards.

Les courriers accompagnant les envois des cotisations m'annoncent souvent des décès d'épouses ou d'époux. Ne pouvant répondre individuellement, je voudrais que nos camarades endeuillés sachent que je partage leur peine.

Le temps qui passe m'incite à achever le travail que j'ai commencé il y aura bientôt vingt ans en publiant notre Bulletin : laisser un témoignage de nos efforts en Algérie aider une population malheureuse.

Daniel Abolivier

Le témoignage de son frère Philippe est pa



1956 - Ecole du Guelta : Ces demoiselles sont grand-mères aujourd'hui.

Septembre 1956

Je demande un poste à l'école primaire de Le Guelta (classe unique de 26 élèves). L'instituteur titulaire avait été rappelé sous les drapeaux et dans cette période de guerre en Algérie les postes des villes étaient occupés par les instituteurs avec ancienneté ; seuls restaient libres les postes des « bleds perdus ». Mes parents m'avaient conseillé Le Guelta où mes frères exploitaient la propriété familiale.

L'Inspecteur de l'Éducation Nationale à qui je m'étais présentée à Orléansville, m'avait d'abord envoyée à Ténès pour y faire un stage de huit jours dans une école, car je venais d'avoir mon bac.

Ténès - Le Guelta 50 km. Mes frères devaient venir me chercher à la fin de ce stage. À cette époque les communications se faisaient sous la protection de convois militaires à jour et heure fixes, ce que

nous déplorions souvent de crainte des embuscades facilitées. Au milieu du stage le convoi militaire et les voitures qu'il accompagnait furent malheureusement attaqués : dix sept militaires et plusieurs civils furent tués. Toutes les communications sous surveillance furent interrompues jusqu'à nouvel ordre.

« Victime de cette lutte fratricide, je veux dire que je suis française, mais française d'Algérie. Là est ma différence »

Nous savions qu'après une telle embuscade les routes seraient libres et sûres pendant quelques jours, mes frères vinrent donc me chercher aussitôt... mon stage fut écourté.

École de Le Guelta - 26 élèves de 5 à 14 ans de la classe CP à la classe de Fin d'études. Il y avait

quatorze enfants des ouvriers agricoles du village et douze enfants des gendarmes en poste.

À la suite des attentats commis contre les écoles françaises, nous étions gardés par deux militaires qui en interdisaient l'approche.

Au printemps 1957, le FLN ordonna une grève. Seuls vinrent les enfants des gendarmes. Mes deux frères vinrent donc assurer notre défense car tous les militaires et les gendarmes étaient occupés ailleurs.

Noël 1956

Mes frères et moi allons passer les fêtes en famille à Alger laissant la ferme à la garde d'Atman qui y habitait avec sa famille ainsi que d'autres ouvriers agricoles.

La ferme est attaquée, les bâtiments détruits avec cocktails Molotov et incendiés. La maison d'habitation brûlée, les photos familiales déchirées, murs salis de



ru dans le bulletin N° 36 (Oct. 2011)

toutes sortes. Atman avait vu la veille des lumières autour de la ferme, comme une reconnaissance du terrain.

Les ouvriers avaient donc envoyés leurs femmes et quelques enfants dans leur famille, ailleurs.

Il dut sa vie sauve au fait qu'il dormait la nuit dans le « blockhaus » que mes frères avaient construit au dessus d'un silo et où ils couchaient aussi, se relayant à trois pendant la période des vendanges pour éclairer les vignes avec une torche à 360°

Mes frères revinrent aussitôt d'Alger ; moi, j'y terminai mes vacances et à la fin décidai de les rejoindre à Le Guelta.

Janvier 1957

La maison brûlée est inutilisable ; nous nous installons dans l'ancienne, de mes grands-parents, aménagée à la hâte. Une trappe est ouverte dans cette maison pour donner un accès direct au blockhaus, par le silo et une échelle.

Par mesure de sécurité je n'habiterai pas avec mes frères. Chaque soir après la classe je remonte à la maison, prends mon goûter-dîner et, dès 17h30, car la nuit tombe vite ils m'emmènent à la gendarmerie où je passe la nuit.

Chaque matin ils viennent me chercher pour prendre mon petit déjeuner avant d'aller à l'école.

La gendarmerie était à l'entrée du village, nous étions à la sortie distante d'un kilomètre et l'école était entre les deux.

C'est de la gendarmerie, qu'une nuit, j'ai vu brûler les écuries de la ferme de mon cousin et entendu les cris des animaux.

Les agriculteurs de Le Guelta, les employés municipaux (une vingtaine de personnes, si mes souvenirs sont exacts) avec les enfants se regroupaient chaque soir dans

une grande maison pour y passer la nuit en sécurité.

Après quelques semaines de cette vie difficile (j'avais 20 ans) j'ai préféré rentrer à la maison et je partageais donc le blockhaus avec mes frères et Atman.

Celui-ci venait nous rejoindre après dîner. Il frappait selon un signal convenu, signal qui aurait été différent au cas où le FLN l'aurait obligé à nous trahir.

Un soir, par plaisanterie, Atman fit le mauvais signal; un de mes frères m'avait hissée en haut de l'échelle avant que j'aie réalisé la situation alors que l'autre protégeait la trappe. Notre pauvre Atman ne savait plus que faire pour que je lui pardonne !

Une nuit nous sommes réveillés en sursaut par les caquètements des poules dans le poulailler près de la maison (mis là car les animaux bougent au moindre bruit suspect). Nous avons cru que les fellaghas étaient là. En fait, c'était un petit tremblement de terre.

Nous n'étions pas loin de la région d'Orléansville qui avait été dévastée quelques années plus tôt.

Nous avons ri de notre peur. Jean-Paul nous a ordonné de faire pipi, car, d'après lui, une grande peur peut donner la jaunisse ! Mais le fait de vider sa vessie est bénéfique... Nous avons fait pipi sous les étoiles tous les quatre... et n'avons pas eu la jaunisse.

Un matin nous apprenons que la ferme de Bellota que mes frères ont en fermage à quelques kilomètres de Le Guelta a été attaquée. Mes frères y partent aussitôt pour voir ce qui est advenu aux ouvriers. Touati et sa famille y habitaient.

Je les ai vu revenir horribles, ramenant chez nous Touati avec le nez coupé mais toujours attaché. Comment oublier l'opération dans la cour de la ferme par un médecin militaire, je crois, qui, aidé par mes frères le tenant et nous tous qui l'encourageons, lui a recousu le nez à vif après une seule anesthésie locale et un verre d'alcool comme médicament !

Son récit fut encore pire à entendre : suppliant le chef des fellaghas de ne pas laisser brûler les animaux dans l'écurie et de les lâcher, celui-ci prit les enfants de Touati et les mit dans une carriole





Anne Banon

qui était à proximité et alluma la paille. L'un des hommes du groupe les sortit et leur sauva la vie.

Touati et sa famille furent donc installés à Le Guelta mais peu à peu il perdit la raison et disparaissait de temps en temps, revenant travailler sans savoir ce qu'il avait fait ni même conscient qu'il y avait une coupure.

Mes souvenirs d'institutrice sont beaux car c'était mon premier poste, dans le village que j'aimais où tout le monde me connaissait, et chaque matin je me souviens du grand Ahmed sonnant la cloche à toute volée cinq minutes avant l'heure. C'était lui qui devait passer le certificat d'étude. Comme il faisait avec l'ancien instituteur il ouvrait les volets de la classe et allumait le poêle en hiver, faisait lire

les tout petits pendant que je m'occupais des moyens CP. CE. CM. Il y en avait dans tous les cours.

Je me rappelle mon premier inventaire : dix porte-plumes qui passèrent de l'un à l'autre jusqu'à ce que ma commande à Ténès puisse être livrée deux mois plus tard.

En juin 1959 j'ai quitté l'Algérie.

Juillet 1959

Mon cousin habitant Nancy appelé en Algérie disparaît au volant de sa voiture lors d'une permission. La voiture est retrouvée brûlée ; ses papiers d'identité seront retrouvés sur un fellagha - lui jamais.

30 Septembre 1959

Mon père est assassiné sur la route de Berrouaghia à Alger. Il était âgé de 57 ans. Né à Toulon il était parti en Algérie à 18 ans.

Mon grand-père, Officier de Marine était mort d'un accident survenu sur son bateau. Ma grand-mère restait veuve avec huit enfants dont le dernier n'avait que quelques années. Mon père partit pour Alger dans une famille amie et fit l'École d'Agriculture de Maison Carrée.

Inspecteur Foncier à la Caisse des Prêts Agricoles, il revient d'une inspection. Il emprunte une route peu de temps avant le convoi militaire qui assurait la sécurité. Un barrage y avait été dressé par le FLN.

Mon père arrivé le premier essaie de faire demi-tour, recule trop dans le bas-côté, ne peut démarrer, ouvre la portière ; une rafale de mitraillette lui déchire la poitrine. Le convoi le retrouve ; les fellaghas ont disparu.

Je suis en poste en France. Avec une autorisation je peux aller en Algérie pour son enterrement. Nous savions que Le Guelta était là où il voulait être enterré ; aucune autre possibilité que de le trans-

porter nous-mêmes. Mon frère André au volant de la fourgonnette où nous avons installé le cercueil, mon frère Paul au volant de la voiture qui le suit avec ma mère à ses côtés, je m'installe dans la fourgonnette pour les deux ou trois kilomètres que nous devons faire.

Ma mère et moi avons chacune un fusil pointé à la portière au cas où... car nous allons devoir suivre des routes dont beaucoup sont fermées à la circulation. Nous étions bien placées pour savoir que celui qui tirait le premier avait peut-être une petite chance et nous n'avons jamais eu d'état d'âme.

Le voyage se passa bien mais j'entendrais souvent le bruit de ce cercueil dont la corde peu à peu se détendait dans les virages et il n'était pas question de s'arrêter.

À mon retour en France, alors que je disais à l'une de mes collègues qui me le demandais la raison de mon absence, je reçus en pleine figure : " *Un colon de moins, mon fiancé ne partira peut-être pas faire son service militaire* ".

Je n'ai plus jamais parlé de ma vie d'avant ce 30 septembre, de ma vie d'Algérie. J'avais 23 ans, ma collègue aussi.

13 Mai 1960

Assassinat à Le Guelta de mon cousin Pierre Trofimoff âgé de 33 ans. Il laisse deux orphelins. J'assure mon service en classe comme d'habitude.

31 Mars 1961

Assassinat de mon frère Jean-Paul Banon à Le Guelta. Il avait 28 ans. Lorsque ma mère arrive (elle habitait Alger) Atman et les ouvriers de la ferme qui ont ramené le corps lui disent : « *Ne regarde pas, nous avons fait ce qu'il fallait, garde le souvenir de ton fils comme tu l'as toujours vu* ». Ma mère n'a pas regardé.



Personne ne se doute que je suis d'Algérie dans l'école où je travaille.

15 Mai 1962

Mon frère André Banon, âgé de 29 ans, n'est pas de retour à Le Guelta. En fait, il a dû être enlevé depuis le 8 mai. Téléphone coupé depuis bien longtemps, seuls fonctionnent mes messages de la Gendarmerie.

Nous apprendrons que la ferme a été pillée, que les ouvriers qui y habitaient ont disparu, une lettre anonyme nous dit qu'il était vivant et localisé.

Plusieurs mois plus tard, Atman, dont le fils était avec mon frère vient en se cachant à Alger où ma mère habitait pour lui dire que Dakka a été relâché ; qu'il a dit que des Européens et Musulmans étaient prisonniers dans des grottes séparées et qu'il n'a pas revu André.

J'ai assuré mon service comme d'habitude.

1963

Ma mère toujours à Alger avec ses trois enfants attend le retour de son fils.

Sur ordre du gouvernement algérien elle a dû multiplier par deux le nombre d'ouvriers agricoles de la ferme de son fils et partageant les salaires (Ferme de Rouiba près d'Alger).

Convoquée par la police elle faillit être jetée en prison ; un des fonctionnaires présent intercédait pour elle.

Elle partit à la ferme comme chaque semaine pour la paye. Un des nouveaux ouvriers la menaçait physiquement. Elle eut peur et rentra en France laissant toute sa vie derrière elle. Notamment les photos terribles que mon père avait prises lors de ses tournées d'inspecteur foncier dans des fermes

où il n'y avait que cadavres et horreurs.

Elle voulait tourner la page.

1963 à 1966

Veuve de fonctionnaire, ayant reçu tout à fait normalement entre 1959 et 1963 sa pension de réversion, lorsqu'elle arriva en France tout fut arrêté malgré nos nombreuses démarches auprès de tous

les organismes que nous pensions responsables.

Pendant trois longues années ma mère ne reçut rien. Elle avait eu sept enfants.

Cette pension fut rétablie en 1966. Il nous avait fallu déclarer « mort » mon frère André. Mort, plus aucune question ne pouvait être posée. ■

Ceci est un témoignage personnel mais je sais qu'il pourrait être celui de nombreuses autres familles.

Je me sens libre, libre car j'ai souffert comme les Français musulmans d'Algérie, libre car j'ai souffert comme les Chrétiens d'Algérie, souffert comme toutes les victimes innocentes des guerres.

Je n'ai pas de haine, je n'en ai jamais eue, je veux seulement la vérité.

Retrouvant les mots de ma mère dans sa lettre du 28 août 1962 : « victime de cette lutte fratricide, je veux dire que je suis française, mais française d'Algérie. Là est ma différence ».

Localisation de Le Guelta



Extraits Carte Michelin N° 172

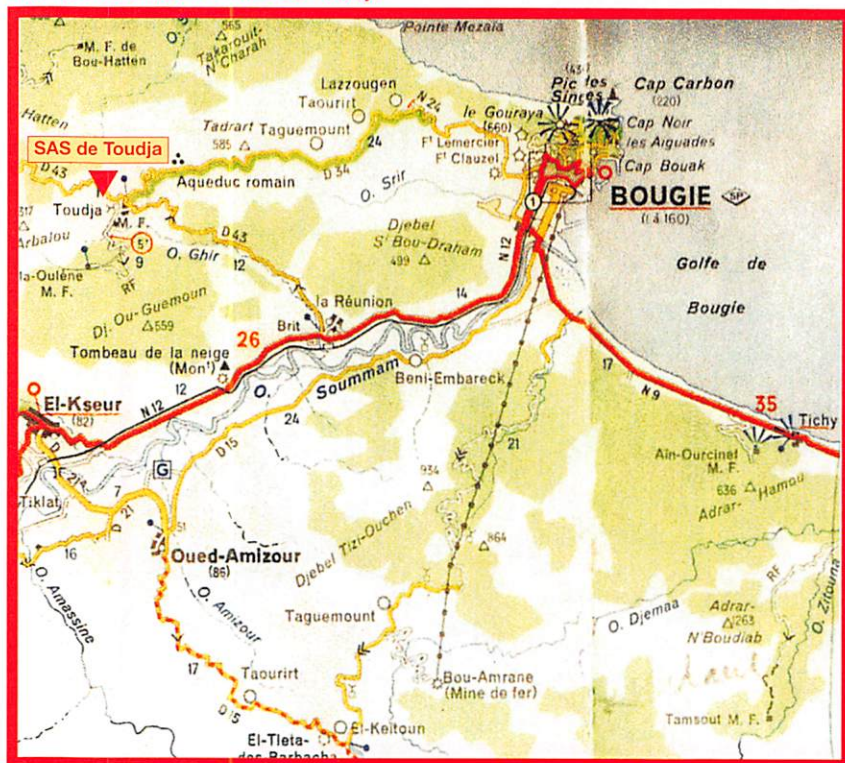
ERRATUM

Dans le bulletin n° 38, page 13 la photo représente une séance d'AMG à la SAS de Toudja et non à celle de Dehemcha. Le Dr. Goddefroy nous a envoyé le commentaire qui suit.

**Dr. Paul Goddefroy Médecin-Aspirant
exerçant à l'AMG à la SAS de Toudja.
(Sétif-Bougie - Mai 58- Janvier 59)
(Extrait d'une lettre)**



Localisation de la 'SAS de Toudja



Extraits Carte Michelin N° 172

« Sur la photo ci-contre, prise à Toudja, on voit, au premier plan, M. Armand Athlan, auxiliaire médico-social, mon dévoué et compétent infirmier interprète. Il effectuait un tri parmi ceux qui sollicitaient les soins du « Dr Miracle ».

Ce jour-là, c'était la foule (signe qu'il n'y avait pas de bande rebelle dans le secteur).

On peut, sans orgueil, affirmer que le bilan de l'AMG à Toudja a été positif, et s'inscrit ans le cadre de l'immense travail de pacification accompli par la France en Algérie. Les chiffres sont éloquentes : de Mars 1957 à Mars 1958, on peut évaluer à 2000 le nombre de malades soignés à l'infirmerie. Du 16 Mai 1958 (date de mon affectation) au 1^{er} Janvier 1959, 2464 civils de sont présentés à la consultation. Et du 1^{er} Janvier 1959 au 20 Août 1959 (date de ma mutation à El Kseur, le nombre des consultants a dépassé 7000, comme en faisaient foi les registres de l'infirmerie. Ce gros chiffre est en rapport avec une épidémie de rougeole, sérieuse et même alarmante, qui affecta au printemps 1959 la quasi totalité des enfants de Toudja, et dont nous avons pu enrayer les effets néfastes.

Notre travail a été pleinement couronné de succès, succès thérapeutique à n'en pas douter. Nos enfants répondaient très bien aux antibiotiques, et, avec quelques doses de pénicilline, nous avons rapidement redressé des situations critiques et parfois assisté à de véritables résurrections. Mais aussi succès psychologique : nous avons la conviction d'avoir été petit à petit, adoptés par une population méfiante et enracinées dans des traditions que nous regrettions, et d'en avoir gagné la confiance.

À l'époque, nous avions foi en l'avenir, et nous ne nous doutions pas que tant d'efforts et de résultats se termineraient par une aussi épouvantable catastrophe. J'en conserve au cœur une plaie qui ne se referme pas ».

TÉMOIGNAGE

LETTRE D'UN ANCIEN MOGHAZNI À SON CHEF DE SAS



Algiers le 6/10/1968

Mon cher Capitaine

Merci de tout mon profond cœur d'avoir reçu votre lettre, car ma vie n'est pas oubliée mes chefs et je l'ai respectée à eux, je suis toujours fidèle à eux. Mon capitaine je ne pense à rien. Je suis toujours avec vous. Je ne peux pas vous raconter tout ce qui s'est passé, car il me faut un mois de parole. J'ai trop souffert et j'ai eu avec mes propres yeux mes camarades tous à la fois pressés à la mort ou près de Mechorri brûlés vivants par nos ennemis.

Je me suis sauvé avec quelques uns de mes camarades dans la nuit. Je suis allé à Zizi-Ouzou, ensuite à Bouira. Là j'ai rencontré

le Sous-Préfet, ancien capitaine dans l'Armée française jusqu'au mois de Novembre, alors lui a été menacé et avait pris l'avis de la direction de la France et moi ne possédant aucune pièce d'identité, mes papiers des Affaires Algériennes. Car ont été pris le jour où il m'ont arrêté et ils m'ont pris tous mes affaires de la maison ainsi que le linge de ma femme et mes enfants. C'est grâce à un militaire qu'il m'a fait obtenir un billet de bateau et je suis venu chez M^r Cornet Michel à Dijon, mon ancien camarade de la SAS.

Ce Moghazni de la SAS de Saoula (Alger-Sahel) a échappé au massacre du maghzen de cette SAS et a été recueilli au Fort de Noisy où il a retrouvé des camarades de la Force Auxiliaire de Police.

L'officier SAS destinataire de cette lettre n'est pas identifié. Nous avons consacré un article à la F.A.P. dans le N° 28 d'Octobre 2007.

JOURNAL D'UN BOUDJADI EN 1942

PAR JEAN GONZALÈS



Jean Gonzalès

Extrait du Bulletin de l'Amicale des anciens du 3^{ème} RTA

J'ai été incorporé au Chantier de jeunesse N°104 à Djiddjelli le 6 novembre 1942. Les formalités d'admission et la distribution de vêtements vert olive forestier (pas très ajustés à notre taille) ont lieu le lendemain. Le dimanche 8 au matin, pas de réveil au clairon, pas de rassemblement, pas d'ordre de départ alors que je devais partir avec un camarade de classe dans la montagne pour produire du charbon de bois. Attente, supposition, puis la rumeur nous parvient, les Alliés ont débarqué ce matin sur la côte de l'Afrique Française du Nord.

L'après-midi, rassemblement des nouveaux. On demande vingt deux volontaires pour aller avec l'Armée, « libérer la Patrie ». Avec ce camarade, d'un signe de tête, nous nous dirigeons vers le centre du groupe. On nous examine. On nous trouve assez costauds pour partir dans un car fonctionnant au gazogène (dans les côtes, il fallait descendre et pousser la véhicule).

Nous apprenons que nous sommes rattachés à, la Division de Marche de Constantine commandée par le général Welwert. Direction Tebessa, puis la Tunisie. Les troupes allemandes de l'Afrika Korps et les troupes italiennes refluent de Lybie vers le Sud Tunisien. Au cours du déplacement s'arrête dans la ville où j'habitais. Pendant l'étape, j'obtiens la permission d'aller voir mes parents et de prendre congé.

Tout fier de ma tenue et de mon casque accroché à mon ceinturon, je me présente devant ma mère qui s'alarme en comprenant que je vais participer au conflit qui recommence. Pauvre chère maman ! Elle connaîtra d'autres craintes tout au long de ma carrière militaire.

...

Nous nous installons dans le Sud Tunisien, aux environs de Kasserine et Sbeitla près d'un aérodrome américain. Avec émerveillement nous découvrons le matériel américain : jeeps, GMC, armement, ainsi que des avions à double fuselage.

Pendant le voyage, nous croisons des troupes britanniques qui nous saluent par un signe de la main, avec deux doigts en forme de V. Comme nous ne connaissons pas encore la signification de ces doigts, nous interprétons ces gestes comme si l'on nous faisait des cornes ! Aussi nous leur répondons par un « bras d'honneur ». Ah, ces Pieds-Noirs !

Notre cantonnement est situé près d'un hôpital de campagne de la Division, la future 3^{ème} D.I.A. Dès notre installation, plusieurs ambulances sont arrivées et l'on nous demande d'aider les brancardiers à transporter d'urgence les blessés. Les ambulances françaises avaient des caisses très hautes. En ouvrant la portière, j'ai vu qu'il y avait quatre blessés installés par deux de chaque côté, sur des brancards superposés. Les deux blessés de droite, à ma surprise, fumaient la même cigarette qu'ils se passaient alternativement, après en avoir tiré une bouffée. Puis je me suis rendu compte que le blessé du dessous était français et que celui du dessus était son ennemi italien. J'étais étonné, presque choqué, et surtout perplexe !

Plus tard, ayant aidé à transporter les deux brancards, j'ai pensé que j'avais trouvé un exemple d'hommes qui, dans la même situation, éprouvant une douleur identique, avaient dépassé le stade de la haine de l'ennemi, pour devenir solidaires face à l'épreuve et à la détresse, « frères humains », comme l'a écrit François Villon dans la Ballade des Pendus...

Par la suite, pendant mes différentes campagnes, j'ai constaté que, dans le comportement des combattants, on retrouve toujours la nature humaine, de la meilleure à la pire, sous l'apparence du guerrier. ■

Le Colonel Jean Gonzalès, engagé en 1942, a combattu en Tunisie, a suivi le stage de l'École des élèves-aspirants de Cherchell et a combattu ensuite en Italie où il a été blessé, puis en France et en Allemagne dans des unités d'Infanterie Nord-Africaines. Muté au Service des Affaires Indigènes au Maroc et au commandement du 45^{ème} Goum marocain (Maroc et Indochine). En Algérie de 1955 à 1961, il sert au 8^{ème} Tabor marocain puis à l'État-Major du Corps d'Armée de Constantine, Affaires Algériennes. Dernier poste en Algérie de 1959 à avril 1961 : Chef de Cabinet du général Inspecteur Général des Affaires Algériennes. Il est titulaire de la Croix de guerre 1939/45, de la Croix de Guerre des T.O.E, et de la Croix de la Valeur Militaire. Il est Commandeur de la Légion d'Honneur



Extrait d'un article publié par « Le Saharien » - n° 202 sept 2012
repris d'un texte de 1912 dans la revue « Questions diplomatiques et coloniales »

Les débuts d'un commandement 1901

Le combat de Tit : ses conséquences

A mon arrivée au Oasis, la situation vis-à-vis des Touaregs était peu brillante. Ahitaghel venait de mourir et l'élection de son successeur s'était faite sur un programme de résistance à outrance à la France. Atticci ag Amellal (le léopard près de la panthère), l'organisateur du massacre de la missions Flatters avait été nommé Amenokal. C'était pour nous un véritable affront car Attici ne s'était pas contenté de diriger l'attaque contre la mission, mais il était venu passer plusieurs jours au camp du colonel pour gagner sa confiance ; il s'était promené amicalement dans le camp avec le trop confiant Flat-ters. Cette attitude et cette intimité donnaient à l'agression un caractère de trahison et de guet-apens particulièrement odieux.

Malheureusement, l'officier qui commandait alors au Tidikelt était animé d'un esprit de conciliation excessif. Cet officier fit des avances à Atticci. Celui-ci répondit dans les termes qu'on devait attendre d'un tel personnage : « *Si tu viens au Hoggar, je te détruirai par la force ou par la ruse ; si tu empêches mes caravanes d'aller se ravitailler sur les marchés de Tidikelt j'irai couper les palmiers des oasis du Tidikelt* ».

Cette réponse fut cachée à mon prédécesseur et à moi-même. Lorsque j'allai en tournée au Tidikelt, en décembre 1901. De mauvais bruits couraient sur le Hoggar ; on racontait que les dattes et les mar-



Général Lapperine

chandises européennes venant du Tidikelt avaient été brûlées par ordre du cadi du Hoggar, Bekta, comme provenant des pays occupés par l'infidèle.

Des Taïtoks rançonnaient les caravanes à 150 km au sud d'Akabli ; les caravaniers Touaregs rencontrés sur les marchés du Tikelt se montraient impolis et avaient l'air de nous ignorer. Tout cela me donna une mauvaise impression. Je fis remarquer au lieutenant en question combien ces apparences et ces bruits semblaient mal cadrer avec l'optimisme de ses rapports officiels et je lui prescrivis de revenir à la manière forte à la première agression caractérisée.

Quelques jours après, il partait en contre-rezzou, devenait fou en cours de route, blessait grièvement

un caïd et tuait un de ses chefs du maghzen. Il fut évacué sur le Nord. Le Capitaine Cauvet arrivait sur ces entrefaites prendre le commandement du Tidikelt, il trouvait dans le coffre-fort de l'annexe la fameuse lettre d'Atticci, et le brouillon d'une réponse envoyée par l'aliéné auquel il succédait.

Cette réponse, qui parlait de l'aigle sur son rocher et du lion dans la plaine était des plus extravagantes ; mais on pouvait lire entre les lignes une sorte de contrat de paix tant qu'il ne se produirait pas d'agressions nouvelles. Il y avait textuellement : « *Je ne vois pas pourquoi l'aigle sur son rocher et le lion dans la plaine ne pourraient pas vivre en bonne intelligence si le premier regarde vers l'est et l'autre vers le sud* ».

Cette sorte d'échange de garanties me gênait fort, car il était évident que nous jouions un rôle ridicule aux yeux des Touaregs. Il fut convenu cependant avec le Capitaine Cauvet que nous la respections pour le principe, mais qu'à la première agression, à la première insolence, nous reprendrions vigoureusement la manière forte, fermant les marchés de Tidikelt aux caravanes des Touaregs et lançant un contre-rezzou qui irait jusque dans les campements des Hoggars.

Cette occasion ne se fit pas attendre. La sœur d'un de nos moghaznis, Ben Messis, fille d'un Cham-ba et d'une Targuia, était partie en caravane pour le Hoggar avec trois chameaux de marchandises. Un noble, Baba ag Tamklast, les lui vola

► et comme elle réclamait, se prévalant de ses origines targuies nobles, il lui fit administrer le *fouet en lui disant* ; « *Voilà le cas que je fais des Touaregs nobles qui acceptent le joug des Français, ces koufars maudits* » (koufar : idolâtres).

L'agression, quoique peu importante, était bien caractérisée. De plus, les paroles prononcées par l'un des principaux nobles Touareg du Hoggar, les voies de fait absolument contraires aux traditions vis-à-vis des femmes targuies nobles, même dans les guerres entre tribus, marquaient bien que derrière Ben Messis et sa sœur, c'était nous qui étions visés.

Malheureusement, les compagnies sahariennes n'existaient pas encore et les troupes régulières ne pouvaient pas être utilisées pour les opérations de police. Le Capitaine Cauvel convoqua immédiatement les goums du Tidikelt occidental et forma avec les moghaznis de l'annexe un fort contre-rezzou qu'il mit sous les ordres du Lieutenant Cottenest. Cet officier avait pour mission de pousser jusqu'au Hoggar et d'infliger une sévère leçon aux tribus compromises dans les derniers pillages.

Pour se rendre compte de toute l'énergie et de la ténacité dont fit preuve cet officier, il faut voir de près la composition de son contre-rezzou.

Sur soixante quinze moghaznis, deux pelotons et cinquante hommes, étaient originaire d'Ouargla, avaient presque tous fait partie des goums qui avait occupé le Tidikelt et l'on pouvait complètement compter sur eux ; mais vingt cinq étaient originaires du Tidikelt, et c'était l'inconnu ; c'était la première fois que nous employions dans une expédition de guerre ; il y avait à peine deux ans qu'ils s'étaient battus contre nous. Les goums formaient cinq

pelotons ; les Oulad-Jahia, les Ba-Hamon, les Ahl-Azzi et les Zoua, soit au total cent cinquante indigènes. Les Ouled-Jahia et les Ouled-Dahane partaient avec un certain entrain, les autres avec moins d'enthousiasme. Les Ahi-Azzi avaient même déclaré qu'étant parents et alliés de Hoggars, il était inutile de leur distribuer des armes, car ils ne se battraient pas contre eux.

Dès la première razzia réussie sur les Kel-Mouydir, imrads du Hoggar, les caïds conseillaient de rentrer, les prises faites sur cette tribu compensant le vol commis. Il fallut toute la ténacité et toute l'énergie du Lieutenant Cottenest pour les obliger à continuer sur le massif du Hoggar qu'il contourna par le sud. Le 7 mai 1902, le contre rezzou arrivait en vue du village de Tit. Jusque là il n'y avait eu que des escarmouches insignifiantes avec les patrouilles touaregs qui se retiraient devant lui. Le lieutenant Cottenest détacha les pelotons des caïds Douro et Baba pour reconnaître le centre de culture. A peine ces pelotons s'étaient-ils éloignés que l'on vit un cavalier traverser à toute allure le plateau de Tit. Le lieutenant le fit poursuivre par quelques moghaznis et prit rapidement ses dispositions de combat.

Le cavalier allait droit sur l'embuscade organisée par les Hoggars pour les prévenir de l'éloignement des deux pelotons. Son zèle intempestif eut pour résultat d'éventer l'embuscade. Aussi, Mohammed ag Ottiman, se voyant découvert, brusqua l'attaque ; mais il dut déboucher de loin. Le Lieutenant Cottenest put prendre certaines dispositions qui lui permirent, pendant que les Hoggars de Sidi Mohammed, dans un élan superbe le coupaient de son convoi et enlevaient ses méhara, de rallier son monde sur une petite éminence rocheuse et de ternir bon. Après une mêlée

au sabre, les Touaregs furent obligés de se réfugier derrière les méharas du Lieutenant Cottenest et l'on se fusillait à quelques mètres. La situation était critique. Les Touaregs réfugiés derrière les montures du contre-rezzou s'en servaient comme abri et le Lieutenant Cottenest était obligé de faire tirer sur ses propres animaux pour atteindre les Touaregs.

Tout le monde fit son devoir, y compris les Ahl-Azzi qui, après avoir été sabrés par les Hoggars, oublièrent tout idée de parenté et d'alliance et ripostèrent avec entrain. De leur côté, les caïds Douro et Baba avaient entendu la fusillade : sans hésiter ils marchèrent au feu et, se portant au secours du Lieutenant Cottenest à toute allure, attaquèrent les Touaregs à revers avec une fougue admirable. Cette intervention imprévue décida du succès de l'affaire.

Les Touaregs se mirent en retraite et les caïds Baba et Douro les poursuivirent avec acharnement jusqu'à ce qu'ils leur eussent enlevé le nombre de méhara nécessaire pour remplacer ceux de la troupe du Lieutenant Cottenest qui avaient tous, ou à peu près, été tués ou pris.

Les méharas touaregs sont dressés à se coucher et à rester immobiles lorsque leur maître saute à terre pour combattre. Ce dressage permit aux caïds qui exécutaient la poursuite de prendre pas mal d'animaux non blessés : lorsqu'une balle abattait un Touareg, son méhari, croyant que son maître avait sauté à terre pour combattre, se couchait.

L'ennemi avait laissé quatre vingt cadavres sur le terrain ; mais ses pertes, en y comprenant les cadavres emportés et les blessés morts dans les deux ou trois jours qui suivirent le combat, montèrent à cent vingt.



C'est le combat de Tit qui affirma notre force. Il eut chez les Touaregs un retentissement extraordinaire qui me permit de passer de la manière forte à la manière douce avec succès.

Tournée en 1908

J'abordais le Hoggar par Tazerouk. Sidi Mohammed ag Ottiman vint au devant de nous à trente kilomètres de Tazerouk. La population nous fit fête : femmes et enfants ne se sauvaient plus ; ces derniers surtout étaient on ne peut plus familiers et m'envoyèrent des délégations pour demander que l'on organisât des concours de courses et de luttes ; quel chemin parcouru depuis ma tournée de 1903 ! Tout l'honneur en revenait à mes officiers et à mes gradés dont les noms étaient rappelés constamment dans la conversation et dont chaque visiteur demandait des nouvelles : Roussel, Halphen, Capitaine Diniaux, etc. Les gradés aussi, maréchaux des logis et brigadiers français étaient en général populaires.

C'est ainsi que, m'amusant à montrer à des enfants des images représentant des acrobates faisant des sauts périlleux et travaillant à la barre fixe, je ne fus pas peu surpris d'entendre un morveux de douze ans me déclarer qu'il connaissait ça, que le « koutier » leur avait montré cela, qu'il était aussi fort que les gens des images.

Le « koutier » était le brigadier Gauthier, aujourd'hui maréchal des logis, ancien enfant de troupe, très

fort en gymnastique qui, de passage à Tazerouk huit mois auparavant, s'était amusé à jouer avec ces enfants et à leur enseigner quelques tours. Mais le plus populaire était le Maréchal des logis Tesseyre, qui était avec moi et avait déjà fait deux séjours ou même trois à Tazerouk avec les Lieutenants Roussel, Voinot et Halphen. Lorsque l'on sut que « Tisaire » était là, ce fut une véritable joie. Les Touaregs venaient de quinze à vingt kilomètres lui apporter du beurre, du lait, des poulets, des œufs, des fruits. En riant, je disais à ce gradé que lorsque les Touaregs voteraient, il serait le premier député du Hoggar.

Tournée en 1910

J'ai déjà dit combien j'attachais d'importance à gagner les adolescents. Pendant mon séjour à Tamanrasset, j'inventai un jeu qui fit la joie de tous les jeunes nobles du campement de Moussa. Ils étaient nombreux, car dans ces tribus où les rezzous et les combats singuliers sont fort en honneur, ce ne sont pas les orphelins qui manquent ; ils sont recueillis et adoptés par les chefs.

Voici en quoi consistait ce jeu. Lorsque les chefs touaregs importants venaient me rendre visite, je leur offrais le thé. L'absorption de trois petites tasses de thé indigène est un complément obligé de tout palabre. Inutile de dire que les membres des « djemaas », les gens d'importance seuls boivent le thé ; les jeunes gens restent assis et se

contentent de voir boire les autres. Quant aux adolescents, aux gamins de dix à douze ans qui ne portent pas encore le voile, ils regardent de près s'ils peuvent. J'imaginai un jour, de leur donner rendez-vous à une heure où Moussa ag Amastane et les notables ne devaient pas venir. Je formai la « djemaa » des Abaradh (des adolescents). Et en réalité les dix ou quinze jeunes nobles de huit à seize ans qui se réunirent dans ma tente constitueront dans trente ans la « djemaa », on causa de choses sérieuses et d'autres plus amusantes. J'avais donné un fusil scolaire aux enfants de l'école d'In Salah ; tout se sait au Sahara, je promis d'en donner un à la « djemaa » des Abaratdt.

Je distribuai des glaces de poche et des bagues en simili pour les bonnes amies de ces messieurs, car tout jeune Targui de sept ans a sa bonne amie à laquelle il fait des déclarations enflammées et dédie des vers. On but gravement les trois tasses de thé et l'on s'éparpilla comme une volée de moineaux en riant aux éclats, lorsque la vraie « djemaa », Moussa ag Amastane en tête, arriva. Mais la tradition était établie et à chaque tournée, il me fallut réunir la « djemaa » des Abaradt. ■

Ces lignes pourraient avoir été écrites par l'Officier de la SAS.

Proverbe

الرجابة تولد البيضة والديك يوبعه زوك

C'est la poule qui pond l'œuf et c'est le coq qui a mal au cul !

ROBERT FALCUCCI

PEINTRE DE L'ARMÉE



Canon de la 2^e Batterie du 93^e Régiment d'Artillerie de montagne



Mirador à Tamazirt



Porte militaire d'Adeni



Reproduction interdite

COMMISSAIRE DE POLICE EN ALGÉRIE

EXTRAIT DU LIVRE DE ROGER LE DOUSSAL (*)



Bône - Janvier 1956 Le mois de l'attente.

La situation sécuritaire : à Bône, 17 attentats.

À mon retour de congé, le 14 janvier, je trouvai mon collègue de la PJ, encore sous le coup de l'émotion du massacre, le 1^{er} janvier, près de Duzerville, de la famille H. Ces tout petits agriculteurs d'origine alsacienne, ne possédant rien vivant aussi pauvrement que la plupart de leurs voisins musulmans, croyaient n'avoir rien à redouter et, ayant ouvert la porte à leurs bourreaux, leur avaient offert le café. C'est parce que le café n'était pas assez sucré (sic), que le père de 47 ans fut tué et mutilé (doigts coupés) et ses deux fils de 18 et 15 ans égorgés, l'un sous les yeux de sa mère. Ce furent ensuite les viols, par quatre membres du groupe. La jeune fille de 19 ans en était devenue pratiquement folle. Ce collègue me montra les photos de l'Identité Judiciaire et me confia qu'il avait demandé à la presse locale de faire preuve de retenue dans ses informations. D'une part pour protéger l'avenir de la jeune fille violée (on considérait encore parfois à l'époque qu'une femme violée était « souillée » à vie) et d'autre part parce que ce n'était pas la première fois que ce groupe de rebelles venait à la ferme. N'ayant aucune position de repli en ville ou en métropole, M. avait accepté de les ravitailler. Mais il n'avait pas assez d'argent pour acheter ce qu'ils exigeaient de lui, un stock de sucre en l'espèce, et c'est pour cela qu'il fut tué. Je dois dire ici que, s'il y eut dans la campagne de rares agriculteurs européens isolés pour se résigner à être rackettés et quelques uns pour laisser croire qu'ils payaient par sympathie nationaliste, on a pu les compter sur les doigts de la main.

Et ces faits de racket se sont en général mal terminés, parfois par une exécution FLN, parfois par une arrestation. Les rebelles avaient la mauvaise habitude d'écrire, d'écrire... et, évidemment de se faire saisir leurs archives (c'est ainsi que fut peu après arrêté le Maire de Millesimo, près de Guelma : il eut beaucoup de mal à faire admettre qu'il avait agi sous la contrainte).

Autour de Bône, les assassinats s'enchaînaient : le 8 près de Bugeaud un musulman chauffeur de taxi, le 19 entre Nechmeya et Penthièvre un militaire sénégalais circulant en taxi, le 28 à Ain-Mokra un marin circulant en jeep et à Morris un gendarme, piéton dans



une rue du village, enfin à Duvivier le 23 un autre gendarme. Le 26, un sabotage de la voie à quatre kilomètres de Duvivier fit dérailler le train Bône-Tunis et les rebelles en embuscade tirèrent pendant quinze minutes sur les passagers et sur l'escorte de gendarmes : 12 blessés. Il y eut aussi des coups de feu sur un autre train et sur des chantiers ferroviaires (un cheminot blessé le 7 à Duvivier). Les Musulmans exerçant des fonctions électives ou administratives (ouakaf, président de djemaas, garde-champêtre...) ainsi que les anciens combattants, réputés francophiles, furent l'objet d'une véritable campagne de terreur, par égorgements (2 à La Calle le 3 - 2 à Penthièvre le 17 - 1 à La Calle et 2 à Duvivier le 25...) et par enlèvements (3 à Duvivier le 4 - 1 à Mondovi le 9...).

En général, on les retrouvait égorgés et parfois torturés ou mutilés, deux ou trois jours plus tard. Le Procureur de Bône écrivit le 27 janvier au Procureur Général pour lui signaler qu'en trois jours, il venait d'y avoir deux déraillements de trains (22 blessés), une attaque de chantier (2 musulmans tués et 2 blessés), deux musulmans égorgés (dont un homme de soixante dix huit ans, « coupable » d'être apparenté à l'inspecteur Nadji du service) et une embuscade (1 sergent sénégalais tué, 4 tirailleurs musulmans blessés et 2 rebelles tués).

À Bône, avec dans le mois 17 attentats qui firent 22 blessés, le terrorisme urbain fut d'un niveau encore jamais atteint. Le 6 janvier, alors que j'étais en congé, trois bombes avaient été jetées dans un restaurant juif, dans une épicerie (1 blessé grave) et sur une place (8 blessés dont le rabbin Aboulker, son fils de treize ans et un homme de soixante seize ans). Le 9, des grenades avaient été lancées dans deux boulangeries européennes (2 blessés) et dans un bar (4 blessés dont une européenne) et le 10 une autre l'avait été

► dans un café (5 blessés). Après mon retour, le 17, des grenades visèrent encore des cafés (6 blessés) et des coups de feu furent tirés : le 18 sur un Gardien de la Paix musulman et sur le gardien du stade, le 22 sur un journalier musulman et le 31 sur le gardien du dépôt de liège. Un magasin, un stock de liège et un dépôt de paille furent incendiés, le 12 et le 28, cependant que le 28, le ouakaf du quartier des Béni-Ramassés fut blessé par balle. Mais son agresseur, Layachi Mohamed Salah, fut arrêté par les fils de la victime et placé sous mandat de dépôt. Il dénonça trois complices et un taleb qui les avait hébergés.

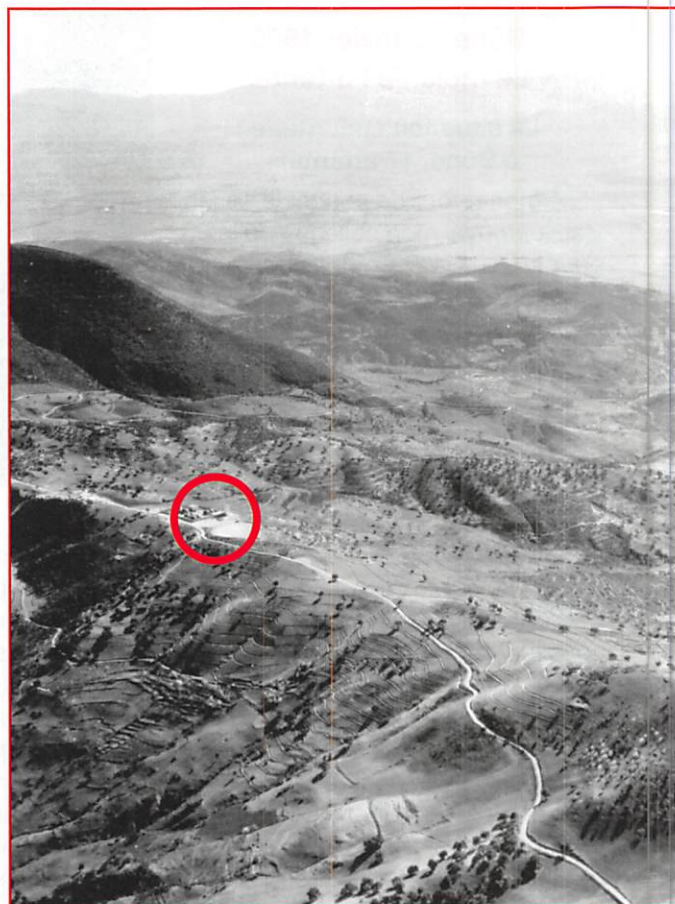
Et l'on vit une nouvelle fois que le terrorisme urbain venait de la montagne et utilisait de jeunes volontaires isolés - ce qui évitait les arrestations en chaîne, comme celles intervenues en décembre - avec l'inconvénient que leur manque d'encadrement et d'objectifs les conduisaient à commettre des attentats sans signification politique et, pour beaucoup, à caractère clairement raciste. Mais on apprit aussi que concurremment avec l'emploi de ces voltigeurs individuels une organisation terroriste urbaine structurée était en cours de gestation. Ce sera « l'Épée Noire » que la police affaiblira à plusieurs reprises mais qui subsistera jusqu'en octobre.

Tout cela n'allait pas sans conséquences sur l'état d'esprit du public qui, se sentant menacé, chercha à s'armer et devint nerveux. Ainsi, le 20, sur le Cours Bertagna, une jeune musulmane s'étant effondrée sous les coups de couteau d'un de ses soupirants éconduit, celui-ci en s'enfuyant essuya trois coups de feu tirés par un européen. Ainsi encore, le 23, un chauffeur de taxi musulman fut tué par un caporal-chef musulman, que la Police Militaire (PM) put aussitôt arrêter.

Mon rapport mensuel du 30 janvier fournit un bilan qui soulignait pour l'arrondissement et par comparaison aux deux mois précédents, une augmentation des incendies (50), des tirs de harcèlement (33) et des victimes (34 tués et 46 blessés), pour moitié musulmanes. Ce chiffre de trente quatre tués, civils à 80%, représenta ce mois-là, la moitié des tués du Constantinois et le quart des tués de toute l'Algérie.

De havre de paix qu'il avait été pendant dix mois, l'arrondissement était donc devenu en cinq mois un secteur sensible. La proximité de la Tunisie n'était évidemment pas étrangère à cette évolution...

(*) Riveneuve Editions : pages 342 à 344.



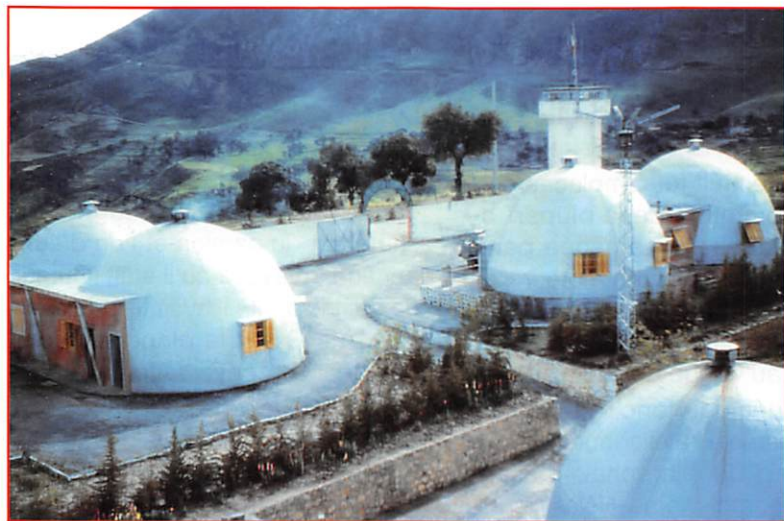
Vue d'ensemble de la SAS du Zaccar



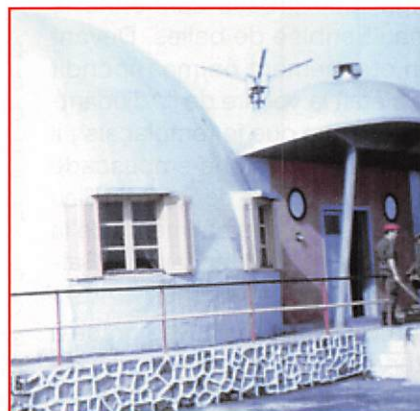
(*) SAS du Zaccar (Orléansville-Miliana)
S-Lt Guy Lizandier : adjoint au chef de la SAS

DE LA SAS DU ZACCAR

PAR LE S-LT CLAUDE LIZANDIER (*)



A Dakar, il y avait des constructions selon cette technique, on les appelait : « nichonville » !

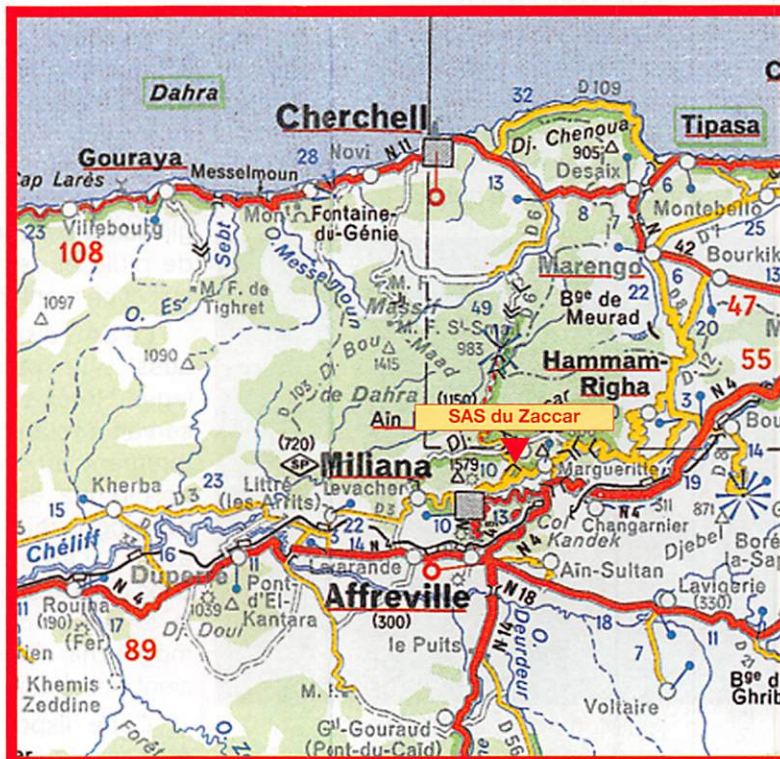


Localisation de la 'SAS du Zaccar

La SAS du Zaccar a été évacuée sur le chef lieu Miliana en 1962.

Aucun dossier de moghaznis de cette SAS n'a été traité par l' Association ce qui est un signe de massacre après le cesser-le-feu et l'indépendance.

Cette remarque vaut pour toute la région. Il a existé dans celle-ci à la fin un maquis de l'OAS.



Extraits Carte Michelin N° 172

Cest un aspect de l'histoire des SAS dont il n'est pas souvent question et pourtant je pense que nos camarades ont beaucoup de souvenirs liés à nos véhicules !

Voici les miens !

J'ai déjà raconté qu'à mon arrivée à la SAS d'Irdjen (Grande Kabylie) j'avais découvert dans un hangar une grosse camionnette Renault criblée de balles. Devant mon étonnement on me répondit que c'était la voiture de l'Adjudant-Chef Étienne que je remplaçais ; il était tombé dans une embuscade au milieu du village de Tamazirt (lieu d'implantation des bâtiments de la SAS) alors qu'il se rendait à la Batterie locale pour déjeuner.

Sa vie avait été sauvée grâce à l'intervention d'un gamin qui l'accompagnait, qui s'était emparé du pistolet de l'Adjudant-Chef et avait tiré sur les assaillants qui n'avaient pas insisté !

La Colorale avait été réparée mais un Sous-Officier de la Batterie (93^{ème} RAM) a demandé au Sergent Chef du maghzen ce qui n'allait pas avec le nouveau Chef de SAS qui zigzagait sur la route. Le sergent lui répondit que ce n'était pas le Lieutenant mais la voiture qui avait

un problème ! En effet quand on voulait redresser la Colorale elle faisait des embardées brutales et il valait mieux la laisser faire !

La Renault fut remplacée par la jeep commune de la plupart des SAS laquelle fut amenée par un Sous-officier avec un moteur « grillé » ! Elle n'avait pas résisté à la montée de la route en lacet de la plaine au village de Tamazirt.

Je décidai donc, quand elle a été réparée à l'atelier-auto des A.A., à Camp du Maréchal, d'aller la chercher moi-même. Hélas, je n'eus pas plus de chance que le sergent et c'est avec un moteur grillé que je parvins à la SAS !

Je décidais d'en parler au Chef du garage des A.A. et parvins à le convaincre de m'attribuer une grosse Jeep Wyllis, voiture normalement réservée aux Officiers Supérieurs, Chefs des Échelons de Liaison des A.A. dans les Préfectures et Sous-Préfectures. Cela me valut la jalousie de certains collègues !

En fait, j'avais demandé cette voiture parce qu'elle me servait d'ambulance. Je me souviens avoir ramené à la SAS une femme dont l'accouchement ne se passait pas bien et cela sur la piste de Bou-Smahel que j'avais construite, qui n'était pas empierrée et donc très glissante par temps de pluie et cela de nuit et en montagne !

La SAS disposait aussi d'un camion léger, Hotchkiss, qui servait à tout et notamment au transport d'une escorte de moghaznis. Il y avait à l'arrière un banc dans le sens de la longueur où les moghaznis s'asseyaient dos-à-dos.

Cette disposition était sensée permet-

tre aux moghaznis de sauter du véhicule rapidement en cas d'embuscade. Nous n'eûmes jamais à affronter une telle mésaventure mais un jour un coup de feu me fit freiner en catastrophe et les moghaznis sautèrent du camion et l'un d'eux, penaud, m'avoua qu'il était l'auteur de cet incident : il avait frappé avec sa MAT 49 sur le plancher, pour ponctuer sa conversation !

Un ingénieur de l'Armement m'a affirmé un jour que cela n'était pas possible, vu la qualité de cette arme ! Les tests de l'armement ne sont sans doute faits qu'avec du matériel neuf ! (Il y aurait sans doute un autre article à faire sur l'armement des SAS, mais je laisserai cela à plus qualifié !).

L'Hochkiss était increvable et rustique : un jour on avait fait le plein avec du gaz-oil (alors qu'il s'agissait d'un moteur à essence). Le camion avait protesté en tousant et crachant mais il avait fait la route !

Un camarade a raconté comment son Hotchkiss avait été renforcé par des plaques de blindage : je ne pense pas que c'était en montagne !

Parler de l'Hochkiss me ramène à l'esprit une autre anecdote : une femme du village s'était installée pour accoucher au premier étage de sa maison où elle était montée par une échelle (la maison n'était pas achevée, le mari ouvrier en France la construisait lors de ses congés annuels et grâce aux économies faites en France, selon la pratique kabyle). La femme mis au monde un garçon mais il n'était pas seul ! Une petite fille suivait mais elle était « mal présentée » ; seuls un bras et une petite main sortait du corps de sa mère ! On m'appela pour cette urgence (le médecin militaire n'était sans doute pas disponible). Je savais que je ne devais



Monument à Adeni -
au fond à droite la ville de Tizi Ouzou



pas essayer de « délivrer » la mère (dans ce cas c'était plutôt l'enfant qu'il s'agissait de délivrer !) car je risquais d'étrangler la petite fille avec le cordon ombilical. Je fis descendre la mère en la glissant sur l'échelle et les conduisis toutes les deux à l'hôpital de Tizi-Ouzou avec le camion Hotchkiss, seul véhicule où la femme entraînait, dans sa position de parturiente. Ainsi les deux jumeaux sont-ils nés à vingt kilomètres de distance !

Il faut aussi parler de la route qui menait de l'Oued-Aissi dans la plaine à Tamazirt. La RN 15 fut construite par la Légion et le Génie au moment de la Rébellion en Kabylie, en 1871 et de la fameuse « Colonne Randon ». Un monument avait été construit pour célébrer cette prouesse technique, un obélisque blanc. Ce monument était très pratique pour mes camarades de l'Armée de l'Air comme repère pour atterrir au petit aérodrome de Tizi-Ouzou à l'Oued-Aissi. Ils avaient, il faut l'avouer, une façon irrévérencieuse de le nommer : « la B---- » ! Le monument a été détruit aussitôt après l'indépendance...

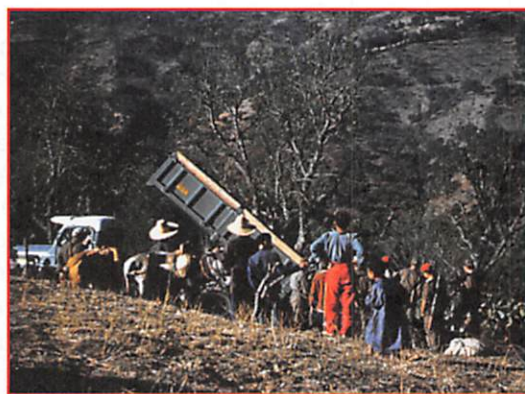
Cette belle route souffrait d'un avatar : au printemps, avec la fonte des neiges et les grosses pluies un affaissement se produisait parfois, toujours au même endroit à Adeni et la première voiture du matin tombait dans un trou. Le chauffeur sortait du trou et montait à Tamazirt prévenir !

La Commune d'Irdjen disposait d'un camion-citerne prêté par l'Arrondissement de Fort-National. Il servait à ravitailler en eau la Batterie stationnée au village, l'école communale et la SAS. Le chauffeur était fourni par la Batterie. Un jour, à la suite d'un différent entre le Capitaine de la Batterie et le Chef de SAS, le premier de ces officiers supprima le chauffeur. Le deuxième

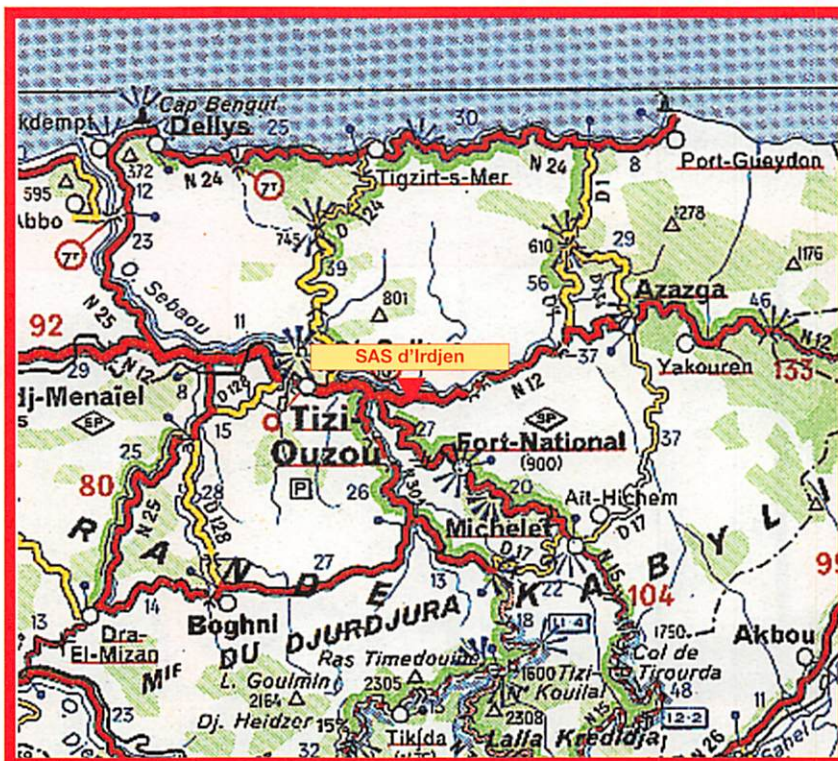
me prit donc le volant et fit deux voyages vers l'Oued-Aissi, sans permis poids lourd et sans pratique de cette conduite très spéciale, l'eau de la citerne ayant un effet particulier sur une route de montagne ! Le Capitaine vit la citerne passer sous ses fenêtres et demanda qui la conduisait !

Quand il l'apprit, il rétablit le service de son chauffeur ! Après cette affaire je m'empressai de passer mon permis « poids lourd » et décidai d'installer l'eau courante à Tamazirt mais ceci est une autre histoire !

Enfin, je ne dois pas oublier ma voiture personnelle, une Peugeot 403, dont je me servais pour aller à Alger. (Une



Localisation de la SAS d'Irdjen



Extraits Carte Michelin N° 172

seule fois, j'avais décidé d'y aller en train mais j'avais raté ce dernier. Heureusement, car le train avait sauté sur une mine télécommandée, juste sous le wagon de 1^{ère} Classe, où j'aurais voyagé, comme officier !).

Je prenais aussi la Peugeot dans des cas d'urgence. C'est ainsi que j'ai amené en catastrophe un soldat de la Compagnie de « Marsouins » qui s'était fait exploser une cartouche de mitrailleuse 12/7 dans le ventre un jour où le médecin militaire était absent. Dans l'affolement nous lui avons fait un pansement compressif et je l'ai amené à toute vitesse à l'hôpital de Tizi. Heureusement, ce n'était pas aussi grave que nous le craignons ! Au retour j'ai attendu un convoi à l'Oued-Aïssi et un colonel m'a apostrophé : « Alors, le SAS ! Vous êtes encore descendu sans convoi ! »

Une autre fois j'ai amené à l'hôpital deux petites filles kabyles inanimées, couchées sur la banquette arrière. À l'hôpital l'infirmière chef me rassura : les petites filles avaient joué à la dinette avec les fruits d'une plante sauvage qui avait un effet paralysant. On les a mises sous tente à oxygène et je suis allé les rechercher le lendemain. J'ai

retrouvé un jour cette plante dans un terrain de camping du Midi, rempli d'enfants, et le directeur a dû se demander pourquoi je faisais tant d'histoires pour une mauvaise herbe !

Une autre fois, au mois d'août, un garçon affolé est arrivé à la SAS, faisant de grands gestes, incapable de parler et me montrant sa gorge. J'ai compris qu'il avait avalé quelque chose. Je l'ai amené à l'hôpital de Tizi où une radiographie a révélé une impressionnante tache noire dans son œsophage ! Il avait avalé un morceau d'email du broc auquel il buvait pour étancher sa soif ! Le médecin m'a rassuré : « nous allons le garder et si le corps étranger ne passe pas naturellement, nous l'opérerons ». Il n'a pas eu à opérer !

Cette 403 a eu une triste fin. Lors d'un voyage à Alger pour embarquer la famille d'un moghazni, elle a été volée. C'était la veille de l'indépendance de l'Algérie pour ne pas assister aux réjouissances des fells. C'était de ma faute : elle était verte ! Parti en permission la veille de l'indépendance, pour ne pas voir les réjouissances « fells », j'ai reçu un message du secrétaire de la

Mairie de Rivet, dans la Mitidja : ma voiture avait été retrouvée ! Elle avait dû servir pour la célébration ! Je suis allé remercier le secrétaire de Maire (un Européen maintenu par ordre du gouvernement français). Il m'a dit : « votre voiture est à la SAS de Rivet, à côté, mais n'y allez pas, ils sont en train de tuer le makkadem » (Sous-officier Chef du maghzen). Je suis allé à la Gendarmerie dont le responsable m'a dit : « Nous avons l'ordre de ne pas intervenir ». À la Compagnie locale un lieutenant français m'a dit : « On s'en fout, ce sont des « bougnoules » qui se tuent entre eux, d'ailleurs, on fout le camp » !

Dans l'après-midi j'ai adressé ma lettre de démission de l'Armée.

Pour conclure cette histoire de voitures il faut que je dise, cependant, que ma SAS devait être la plus petite d'Algérie (voir carte) mais qu'elle administrait sept mille habitants en dix sept villages de montagne dont seulement trois étaient traversés par la RN 15. Le reste était accessible par des pistes ou même des sentiers. Je n'utilisais pas les véhicules très souvent, préférant la marche à pied, plus sûre d'ailleurs ! ■



Compétitions sportives : arrondissement de Cassaigne (dépt. de Mostaganen)

Bata 41
Camp Saint Maurice
Larches (gard)

Saint Maurice Larches le 19.10.62

Monsieur le Capitaine
Martiny, Saint Léon de
38 TC 661

Après avoir l'honneur de vous adresser le compte de Paragant
que vous avez demandé dans les deux semaines :

- B
- B
- B
- B
- B
- B
- B
- B
- B
- B

Voilà encore quelques renseignements sur les Captains.
Ces notes s'adressent à tous les Harkis qui vous ont écrit pour vous
et insistent sur le fait que vous devez leur répondre.
Je vous demande aussi, chère, de leur écrire dans temps car
plus les jours passent, les familles du village sont de plus en plus
au regret de ne pas les voir. Pour l'instant le village est
très calme dans son petit hameau.
Bonne nuit, bonne nuit de sommeil et de repos à tous les Harkis.

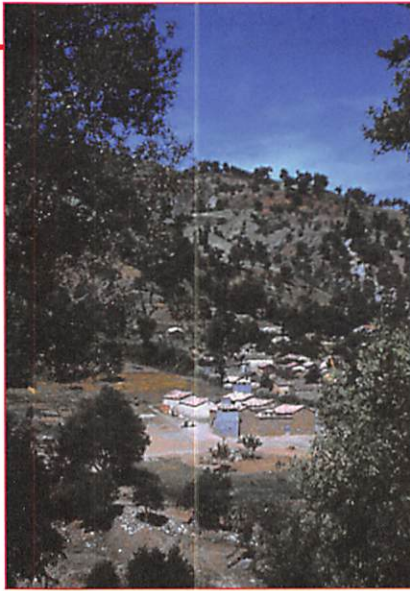


LETTRE D'UN MEMBRE DU GROUPE D'AUTO-DÉFENSE D'ABOUDAOU

Document envoyé
par le Colonel Martin Saint
Léon,
auteur de l'article paru dans le
Bulletin n° 37 d'avril 1962,
sur le sauvetage de ses Harkis
en 1962

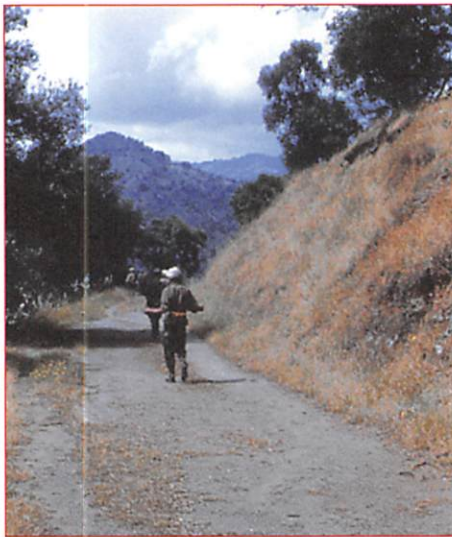
Je vous donne quelques nouvelles de ce
Camp :
Effectif Total des Rapatriés Il y a maintenant 6000 mfr
Personne.
La moitié est logée dans les Baraques
dans l'autre moitié est logée sous les
tentes militaires.
en ce beaucoup de chance que il y a pas
de froid et aussi Il y a beaucoup de gens
qui s'occupent de nous.
au point de vue habillage Il y a même
de trop toutes le monde est habillé
largement et proprement.
dans ce camp de Saint Maurice Ils leur apprend
la langue Française la seigneurie Française
une fois que les gens sont bacheliers
on les envoie dans les grand ville. Pour
pouvoir travailler.
Enfin cher capitaine C'est par là que
je termine ma lettre avec toutes les
amitiés du village à vous et toute
votre famille

B H



**La vie
d'une
SAS**

Antenne de Bon Surahel versant ouest



**en
Grande
Kabylie**

Marche vers la vallée - versant ouest
de la Crête de Fort National



Hiver kabyle

Poème

Aux Officiers des Affaires Algériennes
Chefs des Sections administratives spécialisées
et tout spécialement
au Lieutenant Jean de Pouilly
Chef de la SAS d'Akourma
Arrt de Bougie (Zone ouest constantinois)
tombé sur la piste le Mardi Saint 1957

Képi Bleu

Sur la terre d'Algérie s'est abattue la peur,
Le rebelle y excelle sorti de sa tanière.
Muté en toute hâte, loin des postures guerrières
L'Officier Képi Bleu doit contrer la terreur.
«Armons nous et partez», consigne toute en saveur !
Son domaine est sans fin, ses journées singulières,
Jusqu'où ira sa piste, amie si familière ?
Que de risques prend t-il pour pacifier les cœurs.
Loin des bilans flatteurs, le sien est plus subtil,
Mais qui donc l'apprécie, utile ou inutile ?
Son Moghazni de garde, digne des béatitudes,
Scrute la nuit venue, quand le ciel est déteint,
A quoi réfléchit-il, face à sa solitude ?
Demandez au manchon de la lampe Aladin !

J.P. Les Volans (automne 2012)

Décès de M. Camillerapp

J'ai assisté, le 14 janvier 2013, aux obsèques du fondateur et président de l'Association AMFRA de Rouen.

M. Camillerapp, qui n'a jamais de Harkis, puisqu'il était aveugle de guerre depuis 1940, n'a cessé d'aider nos camarades musulmans depuis l'abandon de 1962.

Une assistance nombreuse et recueillie remplissait l'Eglise de Notre Dame de la Miséricorde à Mont Saint Aignan, dont de nombreux Musulmans reconnaissants.

D.A.



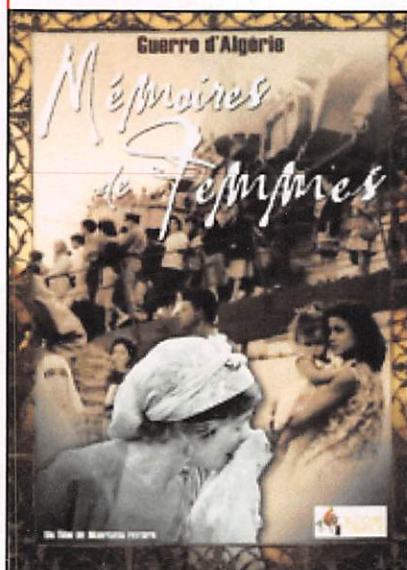


Bibliographie

• Képi Bleu dans les Aurès

de Jean-Pierre Eyméoud

L'auteur avait 25 ans quand il fut appelé en Algérie pour accomplir son service militaire dans les SAS. Les dix-huit mois passés dans les Aurès au service des Berbères Chaouia qui peuple ce massif montagneux auront compté parmi les moments les plus exaltants de son existence. Rien dans sa vie antérieure d'industriel normand ne l'avait préparé à la mission dont il se trouva investi à son arrivée à Pasteur, un village de colonisation qui avait, dès les premiers jours de l'insurrection, de 1954, subi l'assaut des commandos de Mostefa Ben Boulaïd, premier chef de la Wilaya 1 (Région des Aurès-Nementcha). Ces officiers furent nombreux à ouvrir des écoles, des cantines, des ateliers, des dispensaires, à bâtir des maisons en dur pour abriter les populations chassées des zones interdites tout en combattant le FLN à la tête d'un maghzen. Ce livre participe objectivement à la sauvegarde d'une mémoire qui confond soldats de métiers, appelés du contingent, berbères, arabes, pieds-noirs, héros, victimes et bourreaux de l'un et de l'autre camp, tous acteurs d'une tragique guerre sans nom.



Commentaire de Jean P. Marin.
Commande à l'auteur : 25 euros.
14270 Ouezy - tél 02 31 20 04 79

• Commissaire de Police en Algérie (1952-1962)

de Roger Le Doussal

Témoignage d'un travail approfondi dans les archives ; éclaire sur un aspect essentiel de la Guerre d'Algérie, le terrorisme de tous bords, auquel un Commissaire de Police a été confronté. Vivement recommandé. Un extrait de ce livre est publié dans ce numéro.

Riveneuve Éditions :
75 rue de Gergovie - 75014 Paris
www.riveneuve.com
1000 pages - 30 euros

• La vie d'un Peuple mort par un Chef de SAS en Grande Kabylie

Disponible au Siège de l'Association - 12 euros

• **Par le cœur et par la raison**
de Jean-Pierre Sénat
Éditions L'Harmattan - 5/7 rue de l'École Polytechnique 75005 Paris - 32 euros

• La valise ou le cercueil - Film de Charly Cassan et Marie Havenel

La véritable histoire des français d'Algérie.

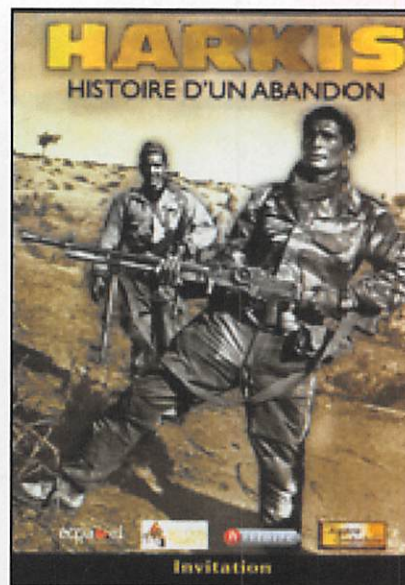
Contact : reportage34@yahoo.fr
tél. 04 67 2787 26

Infos :
www.reportage34.skyrock.com

Guerre d'Algérie : Mémoires de Femmes

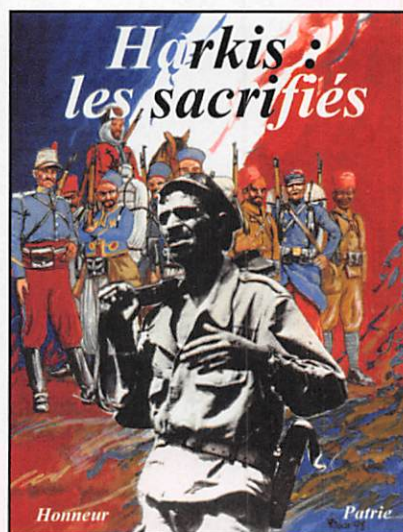
Film-documentaire produit par
Secours de France
et réalisé par Marcela Feraru
guerre-algerie-memoires-de-femmes.overblog.com

www.facebook.com/GuerreDALgerie-MemoiresDeFemmesLeFilm
www.dailymotion.com/MemoiresDe-Femmes



Harkis : Histoire d'un abandon

DVD à commander sur :
www.boutique.ecpad.fr
(jaquette: hoto ecpa)



Harkis : Les sacrifiés

DVD à commander sur :
Diffusion Jeune Pied-Noir
BP 4 - 91570 Bièvres
jeunepiednoir@wanadoo.fr
tél. 06 80 21 78 54
Site : <http://pagesperso-orange.fr/jeunepiednoir/jpn.wst>



*Le Sergent du maghzen (Falcucci) de la SAS d'Irdjen.
Comme les autres membres du maghzen,
il a été vraisemblablement assassiné
dans son village d'origine du Titteri (Sud de Médéa) en 1962.*